

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Histoire De Sir Charles Grandison

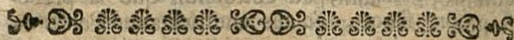
Contenue dans une Suite De Lettres, Publiées sur les Originaux, par
L'Editeur De Pamela Et De Clarisse ; En sept Volumes ; Ouvrage traduit
de l'Anglois

Richardson, Samuel

Göttingue [u.a.], 1756

Lettre XXV. Suite.

urn:nbn:de:gbv:45:1-2367



LETTRE XXV.

Suite.

Bologne, lundi, 21. Juill.

Je n'avois pas envie de dormir la nuit suivante. Je me reposai seulement sur une chaise pendant une heure. Je demandai de bonne heure au matin, par un billet rempli de la plus tendre inquiétude, des nouvelles de leurs santés, & sur-tout de Clémentine & de Jeronimo. Celui-ci me répondit par écrit, que sa sœur avoit eu une si mauvaise nuit, qu'on croyoit à propos de la laisser tranquille tout le jour; à moins qu'elle ne souhaitât avec empressement de me voir, & qu'en ce cas on m'écrirait un mot.

J'étois moi-même fort indisposé; cependant je pouvois à peine me refuser d'aller dîner avec eux, quoique je ne fusse pas invité. Ma propre indisposition cependant me déterminâ à ne pas aller, à moins qu'on ne me demandât; elle seroit trop visible à tous, pensai-je; & cela pourroit faire soupçonner que je veux exciter la compassion; foiblesse dont je ne suis pas capable. Cependant, quoique encore plus indisposé l'après-midi, j'esperois d'être invité pour une demie heure. Mais ne l'étant point, je répétai mes informations par un second billet. Il ne vint aucune invitation. Au-contraire Jeronimo m'écrivit qu'il souhaitoit de me voir le lendemain matin.

Je

Je dormis aussi peu cette nuit que la précédente. Mon impatience me porta au Palais de Porretta plutôt qu'à mon ordinaire.

Le Seigneur Jeronymo fut charmé de me voir. Il esperoit que je n'aurois pas trouvé mauvais qu'on ne m'invitât pas le jour précédent. Pour vous dire la vérité, ajouta-t-il, on a cru ce jour de repos absolument nécessaire pour vous deux; pour ma sœur en particulier. D'ailleurs elle étoit si mal à son aise, & si mécontente de ce que vous étiez parti samedi sans prendre congé d'elle, qu'on l'a persuadée d'autant plus aisément de ne pas vous voir hier. Mais déjà ce matin j'ai appris qu'elle vous a demandé avec impatience. Vous êtes fâché contre elle, à ce qu'elle suppose, & vous ne voudrez plus la voir. Vous veniez de nous quitter, samedi, quand Camille descendit, pour vous demander de sa part. Pour moi, continua-t-il, je suis si hors de moi, en pensant au tour extraordinaire qu'ont pris les choses, que j'oublie quelquefois que j'ai quelque indisposition.

Il me demanda alors si je pourrois pardonner à sa sœur; & fit à cette occasion, des reflexions contre les personnes du sexe, comme si elles ne connoissoient leur propre cœur que quand elles trouvent des obstacles à leurs volontés. Mais il faut qu'elle soit à vous, mon Grandison, dit-il; & s'il plait à Dieu de la rétablir, elle vous dédommagera amplement.

L'Evêque & le Père Marescotti vinrent pour souhaiter le bon jour à Jeronymo; le Marquis & le Comte entrèrent bientôt après pour me saluer.

La Marquise les suivit. Clémentine étoit si

mal à son aîsè samedi au soir, me dit-elle, aprenant que vous étiez sorti sans prendre congé d'elle, & si dérangée tout le jour d'hier, que j'aimai mieux ne lui rien dire sur la grande affaire. Je suis bien aîsè que vous soyiez venu.

Quelqu'un frappa dans ce moment à la porte; Entrez, Camille, dit la Marquise.

Ce n'est pas Camille, c'est moi, dit Clémentine en entrant. On m'a dit que le Chevalier... Oh il est ici... Accordez moi, Monsieur, un moment de conversation, dit-elle, en allant à l'autre bout de la chambre.

Je la suivis: elle avoit les larmes aux yeux. Elle me regarda fixement, puis détourna la tête... Pourquoi, Mademoiselle, lui dis-je, en prenant sa main, pourquoi cette émotion? Je ne vous ai pas offensé, j'espère.

O Chevalier! Je ne puis souffrir d'être méprisée, & encore moins par vous: un mépris de vous est un reproche d'ingratitude pour moi que mon cœur ne peut supporter.

Vous mépriser, Mademoiselle! Je vous révère comme la plus excellente des femmes. Vous avez effectivement rempli mon cœur d'angoisses; mais j'en admire la cause plus que je ne puis l'exprimer.

Ne dites pas cela; vous me perdrez par votre générosité. Je crois que vous devez être fâché contre moi. Je crois que vous devez me traiter mal, autrement comment soutiendrai-je ma résolution.

Votre résolution, ma très-chère Demoiselle!... Votre résolution!

Ma

Ma résolution ! Oûi, Monsieur ! Cela vous affligera-t-il, si je la tiens ?

Est-il possible que cela soit autrement ? Que penseriez-vous...

Chut, chut, mon bon Chevalier. Je crains que cela ne soit : mais ne me le dites pas. Je ne puis soutenir l'idée de vous affliger.

Quand tout le monde m'honore de son consentement, Mademoiselle...

C'étoit par compassion pour moi, Monsieur.

Ma chère amour, dit le Marquis, en venant à nous, c'étoit notre premier motif : mais à présent une alliance avec le Chevalier Grandison, par justice pour ce qu'il mérite, est devenue notre choix.

Je me baissai devant ce généreux Seigneur. Elle se mit à genoux. O le meilleur & le plus généreux des Pères ! dit-elle en prenant sa main & la baisant ; permettez que je vous remercie pour m'avoir suporté comme vous l'avez fait. Quelles peines ne vous ai-je pas causé ! ... Toute mon occupation à l'avenir, sera de vous montrer ma reconnaissance, & mon obéissance.

La Marquise la relevant avec tendresse, l'emmena à l'autre bout de la chambre : elles parlèrent bas ; mais nous entendimes ce qu'elles disoient. Vous étiez si mal à votre aise, hier tout le jour, & le soir précédent, dit la Marquise, que je n'ai pas voulu vous parler sur ce sujet, de peur d'augmenter votre peine, autrement je vous aurois dit, combien nous souhaitons tous à présent une alliance avec le Chevalier Grandison. Il n'y a point d'autre moyen de recompenser sa bonté envers nous tous.

Permettez moi, Madame, répondit Clémentine, de vous expliquer les motifs de ma présente conduite; de mon renoncement à moi-même; telle est mon estime pour le Chevalier, que je veux l'appeller ainsi. Si je croyois que je pourrois rendre heureux cet homme généreux; si je pensois que je ne le punirois pas, plutôt que de le récompenser; si je croyois que je pourrois être heureuse en moi-même, & que mon salut ne courroit aucun danger; si je croyois que je pusse rendre mon Père & vous heureux, en lui donnant ma main, Dieu fait que mon cœur ne feroit pas la moindre difficulté. Mais, Madame, le Tout-puissant a appesanti sa main sur moi. Ma tête n'est pas encore comme elle devroit être; & avant que de prendre ma résolution, j'ai tout examiné, autant que ma pauvre raison en desordre a pu me le permettre. Voici comment je m'y suis prise... J'ai prié Dieu de me diriger. Je me suis supposée à la place d'une autre personne, qui dans les mêmes circonstances que moi, viendroit me demander mon avis. J'ai vu clairement que je ne pouvois mériter le Chevalier, parce que je ne pouvois penser comme lui dans l'article le plus important; & qu'il n'y avoit point d'apparence qu'il vint à penser comme moi. J'ai demandé au ciel de la fermeté. Je me défois de moi-même; j'ai changé plusieurs fois ce que j'avois écrit; mais tous mes changemens alloient à la même fin. C'étoit contre mes propres souhaits. Ainsi je pris cela pour une réponse à mes prières. Je l'ai mis au net; mais encore je me défois de moi-même. Je ne voulois pas vous consulter,

Mada-

Madame; vous vous étiez déclarée pour le Chevalier. C'auroit été me prévenir dans la question que j'examinois, contre les impulsions divines par lesquelles j'étois déterminée à me gouverner, si mes prières pouvoient être exaucées. Je n'ai point instruit Camille de mes combats. J'ai imploré l'assistance de la bienheureuse vierge, pour qu'elle protégeât une malheureuse fille, dont le cœur étoit dans son devoir, mais dont la tête étoit en desordre. Le ciel m'a suggéré ce que je devois faire: cependant je n'ai pas voulu envoyer au Chevalier ce que j'avois écrit. Je me défiois encore de mon propre cœur; & je croyois que je ne pourrois jamais lui donner ce papier. Enfin je m'y résolus; mais quand il vint, mon cœur recula; il ne put que voir la perplexité où j'étois. Je suis sûre qu'il eut compassion de moi. Si je puis seulement lui donner le papier, pensai-je, mes difficultés sont levées; car alors je suis sûre, presque sûre, que voyant mes scrupules, & la droiture de mes intentions, il me soutiendra lui-même généreusement dans ma résolution. Enfin je lui donnai le papier. Et à présent permettez moi de vous dire, que je crois véritablement que mon ame sera plus tranquille, s'il m'est permis de m'y tenir, sans cependant passer pour ingrate. Cher Grandison, ajouta-t-elle en se tournant vers moi, lisez encore une fois ce papier; & si vous ne voulez pas après cela, si vous ne pouvez pas me laisser libre, j'obéirai à mes parens, & vous rendrai aussi heureux que je le pourrai.

Elle leva les yeux au ciel, & joignant les mains;

ainsi; Grand Dieu, dit-elle, je te rends grâces de ce moment de sérénité.

Quelque ferein que cette noble enthousiaste crût son esprit, je voyois qu'il étoit monté trop haut. Ses yeux me faisoient craindre une rechûte. Le dérangement de son esprit venoit originaiement de la grandeur de son ame, du combat entre sa raison & son amour. Je m'approchai d'elle... Admirable fille, lui dis-je, soyez libre! quelle que puisse être ma destinée. Soyez pour moi ce que vous souhaitez d'être; si vous êtes tranquille & heureuse, je tâcherai, s'il est possible, de me rendre tel.

Cher Grandison, dit l'Evêque, venant à moi, & me prenant la main, que je vous admire! Mais pouvez-vous être ainsi grand?

Ne me piquera-t-on pas, Monsieur, d'imiter un pareil exemple donné par une femme?... Je suis venu sans aucune vue d'intérêt. Je me suis considéré moi-même, à la vérité comme lié par les conditions auxquelles je m'étois une fois soumis; mais je considérois Mademoiselle Clémentine, & votre famille, comme libres. Quand on a encouragé mes esperances, j'ai esperé. Je rentrerai à présent, quoiqu'avec un profond regret, dans ma première situation. Si Mademoiselle Clémentine persiste dans sa présente résolution, je ferai mes efforts pour y acquiescer. Si elle change de disposition, je me tiendrai prêt à recevoir sa main comme la plus grande bénédiction qui puisse m'être accordée. Seulement permettez moi d'ajouter, que dans le premier cas, la difficulté pour moi sera considérablement augmentée, par la grandeur qu'el-

qu'elle montre dans le papier qu'elle m'a remis samedi.

La Marquise prenant la main de sa fille & la mienne... O pourquoi dit-elle des ames ainfi assorties, seroient-elles séparées!... Et voulez-vous, Chevalier, attendre patiemment à quoi aboutira le... caprice... dirai-je, de ma chère enfant?

Né tenez pas ma main, ma chère Maman, dit-elle, en la retirant d'un air un peu égaré... Laissez moi retourner à mon appartement, & prier Dieu, que ma fermeté d'ame, qui m'a coûté tant de peine, ne m'abandonne pas. Adieu! adieu Chevalier! Je prierai pour vous aussi bien que pour moi. Jamais, jamais nous ne serons séparés dans mes devotions.

Cette Ange s'en alla.

Elle rencontra Camille... Chère Camille! j'ai échapé, autant que je puis en juger; ma main & celle du Chevalier toutes deux dans celles de Maman!... Ma résolution étoit en danger! Maman auroit pu les joindre, vous comprenez, & alors j'aurois dû être à lui.

Jeronymo avoit suivi en silence, & les larmes aux yeux, la scène qui s'étoit passée entre sa sœur & moi. Il m'embrassa... O le plus cher des hommes! que je répète la question de ma Mère; pouvez-vous attendre patiemment à quoi aboutira le caprice de cette chère fille.

Je le puis; je le veux.

Mais je lui parlerai moi-même, dit-il.

Nous le ferons tous, dit le Marquis.

Il fera bon de le faire, dit le Comte, de peur qu'elle ne se repente quand il seroit trop tard.

Mais

Mais je crois, dit le Père Marefcotti, que le Chevalier lui-même ne voudroit pas qu'on pressât trop Mademoiselle Clémentine. Elle allégué le salut de son ame; c'est une forte raison; une raison qu'on ne peut rejeter. Je doute très-fort moi-même qu'elle puiffé tenir sa résolution. Si elle le peut, elle méritera la béatification. Mais ne contraignez pas sa persuasion. Je serois bien aisé de lire encore une fois le papier, dont le contenu nous a si fort surpris.

Je l'avois dans ma poche. Il demanda la permission de le lire haut. Jeronymo s'y oposoit, mais l'Evêque l'approuvant, il le lut. Il apuyoit avec beaucoup d'emphase sur quelques mots particuliers, & répéta differens passages: vous devinez aisément lesquels c'étoient, mon cher ami, & ils étoient tous aussi frappés, dirent-ils, què s'ils les avoient ouïs pour la première fois: cependant ils s'accordèrent tous à douter, malgré ce qu'elle venoit de dire de la mure délibération sur laquelle elle s'étoit décidée, qu'elle fût capable de persister dans son dessein; & ils se firent beaucoup de complimens à cette occasion.

Mais, mon cher ami, si elle continuë à mettre sa gloire à persister, & s'ils ne sont pas extrêmement pressans en ma faveur, je penche à croire qu'elle a assez de grandeur d'ame, pour la mettre en état de tenir sa résolution. Quand la piété engage le cœur à donner toute sa ferveur aux premiers devoirs, n'est-il pas probable que tous les motifs temporels en seront affoiblis, & qu'ils deviendront des motifs seulement d'un ordre inférieur? Et à présent le Père Marefcotti ne voudra-t-il pas essayer encore une fois de rani-